

Foto: les témoins de la 2^e génération.
Voyage commémoratif à Auschwitz,
Luxembourg 1998, S.40

Shoah

“Celui qui oublie son passé sera condamné à le revivre”

Dans le n^o 186 (sept. 1998) de *forum*, nous avons présenté notre projet pédagogique sous le titre “ Réfléchir sur la réception des discours relatifs à la Shoah ”. Les mois ont passé et il est temps de faire un premier point sur l'avancement de ce qui pouvait initialement relever, aux yeux de certains, de l'utopie.

Au cours de l'automne 1998, une dizaine de personnes ont participé au séminaire de formation continue animé par le Pr. Vincent Engel. Chacun a pu réactualiser ses connaissances historiques, mais aussi comprendre combien le discours fasciste pouvait être séduisant et insidieux, surtout aux yeux des jeunes.

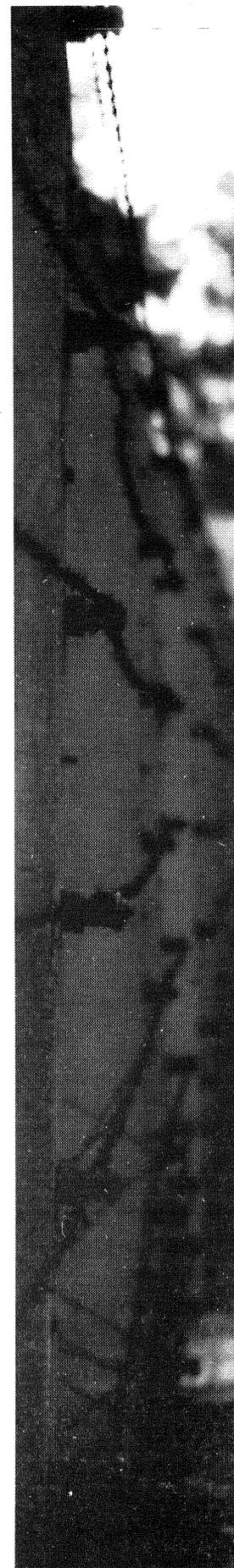
Certains enseignants ont d'ores et déjà manifesté leur volonté de poursuivre le projet avec leurs élèves et participeront au colloque programmé le jeudi 25 mars 1999 au Centre CONVICT. Il sera suivi d'une conférence-débat, intitulée *Pourquoi parler d'Auschwitz ?*¹ (25 mars, 20h.30, Centre CONVICT, salle Rheinshéim) qui fera une synthèse des travaux des élèves et de leurs professeurs. N'oublions pas que la ligne directrice de ce projet est de s'émanciper quelque peu des discours parfois trop théoriques, qui, fort éloignés du quotidien des enseignants et des jeunes, restent vœux pieux ou purs concepts éthiques ou philosophiques.

Mais n'anticipons pas trop et attardons-nous un instant sur des réflexions jaillies au cours de ce séminaire. L'un des participants soulignait que certains de ses élèves ne parvenaient pas toujours à comprendre pourquoi le discours fasciste, que ce soit celui des années 1930-40 ou celui qui a cours aujourd'hui (s'il n'en porte pas

le nom, les idées de base restent les mêmes), est condamnable et dangereux. Ils savent que c'est à partir du fascisme qu'on est arrivé à la Shoah, mais ne comprennent pas pourquoi ni comment les camps ont pu exister. Derrière cette incompréhension se cache une menace plus grave : certains d'entre eux, en toute bonne foi, n'hésitent pas à affirmer que, sans la Shoah, le fascisme serait encore bien tentant. Face à cela, il me semble important de rappeler quelques données de base sur le discours fasciste, données qui, faute de temps, sont parfois oubliées dans les programmes d'histoire, et quelques idées de base sur la citoyenneté.

Séduction

Pour bon nombre d'entre nous, le fascisme se réduit à l'intolérance, au totalitarisme nationaliste et prend ainsi un visage qu'il nous est facile d'identifier et de refuser. Certes, se sont là des traits capitaux du fascisme, mais ils apparaissent souvent trop tard. Il ne faut pas oublier que, initialement, le fascisme se fonde aussi sur des valeurs de modernité et de progrès technique, de productivité, de l'activisme, de refus de la médiocrité bourgeoise et de l'individualisme, chacun trouvant son sens dans une collectivité. L'idée de révolution lui est intimement liée. Qui n'a pas rêvé, du haut de ses dix-sept ans, de s'opposer à une société dont il a l'impression qu'elle le frustré dans son épanouissement personnel, le réduit à un conformisme médiocre. Le fascisme est très séduisant parce qu'il ne s'adresse pas à la raison, mais aux sentiments et nul n'est véritablement à l'abri de tels procédés, preuve en est les intellectuels fascinés par les doctrines fascistes, qu'elles soient de droite ou de gauche.



Une autre idée-force du fascisme était de s'opposer à un certain "laissez faire, laissez aller" des gouvernements du XIX^e siècle, argument repris par l'extrême droite actuelle, qui joue sur le sentiment d'insécurité de certaines personnes. Et si on peut reprocher à certains de se déculpabiliser des exactions commises dans le passé en permettant tout, en se figeant dans un attentisme stérile, répondre à la violence par la violence n'est pas une solution. Adorno, qui s'était vu reprocher, dans d'autres circonstances, son attentisme, affirmait que, "après l'expérience du nazisme et du stalinisme, eu également égard à la longévité de la répression totale, inextricablement imbriquée dans ce qui aurait dû être modifié, ou bien l'humanité renonce à la loi du talion, ou bien la prétendue praxis politique radicale renouvelle la terreur du passé."²

Civisme

Face à de tels risques, nous devons remettre en cause notre sens du civisme. Un geste civique ordinaire, qui peut être un simple acte de savoir-vivre, de politesse, passe inaperçu quand il est fait par tous ; c'est lorsqu'il n'est pas réalisé qu'on se rend compte de son importance. Le civisme est lié aux lois, me direz-vous ; c'est elles qui fixent nos droits et nos devoirs. Mais alors, voici quelques questions bêtes : si je n'écrase pas un piéton sur la chaussée, est-ce parce qu'une loi me l'interdit, parce que le choc abîmera ma voiture ou est-ce parce j'estime que je n'ai pas le droit moral, humain, de le faire ? Si une loi me dit que j'ai le droit de passer à tabac un étranger, le ferais-je ou non ? Est-ce que nous nous comportons en citoyens par habitude ou parce que nous croyons encore à un certain idéal de l'humanité ? Ethique ou morale ? Tout dépend peut-être du prix qu'on accorde à la dignité humaine... — Evidemment, parfois, le "politiquement correct" subsiste comme un masque ("les mains propres"...), alors qu'il n'y a plus aucun civisme. — Et il est probable que nous ne sortirons pas de cette situation tant que chacun d'entre nous n'aura pas pris conscience que, si nos élus sont là pour nous représenter et pour administrer le pays ou la région, ils ne sauraient se substituer à la responsabilité de chacun d'entre nous dans la vie quotidienne. Il me semble que certains refusent la liberté et donc le lot de responsabilités, de contraintes, de risques, qui lui est inhérent et préfèrent la remettre aux mains des élus ; pour ces 'démissionnaires', le bulletin de vote (dont il se passeraient sans doute) leur donne le droit de vivre par procura-

tion. Aurions-nous déjà oublié les enseignements de Thoreau ? De triste mémoire, c'est ce qui s'est produit pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Derrière cela, il y a aussi, de façon moindre, une peur et un refus de la marginalité. Ne pas être comme les autres, c'est risquer de ne plus être "aimable". Mélanie Klein et Joan Rivière³ ont montré combien nous attachons d'importance à cette "amabilité" somme toute bien aliénante. La marginalité quant à elle, est généralement perçue comme négative, mais elle l'est dans la mesure où elle n'est pas voulue, où elle n'émane pas d'une véritable réflexion critique, mais d'un refus radical de toute pensée. Nous oublions bien souvent qu'être en marge n'est pas forcément être contre, mais implique une certaine prise de distance, une ironie nécessaire. Dès lors, pour certains, il n'existe d'autre alternative que d'être un "mouton" ou un "loup", l'être humain et le citoyen, sont bien loin.

Ces quelques données ne sont assurément pas la clé du problème, mais nous avons peut-être tort de les ignorer, voire de les mépriser, au profit des faits historiques, scientifiques, et donc passés, sur lesquels nous n'avons plus aucun moyen d'agir. Ghandi disait que "celui qui oublie son passé est condamné à le revivre". Ne pas oublier notre passé, celui de l'humanité, ne se limite pas à connaître des faits ; c'est aussi se connaître à la lumière de ces faits, en étudiant notre réception, toujours parcellaire, du passé, de comprendre pourquoi une partie de l'histoire est oubliée, comment nous la déformons, afin d'éviter que ne se reproduisent des faits tragiques. L'histoire est une science, sans aucun doute. Mais, pour bon nombre d'entre nous, elle est le prétexte à la fiction, voire à l'œuvre d'art ; si on considère que ce besoin de subjectivité est une sublimation, une façon de s'approprier le passé en y projetant nos 'fantasmes', étudier cette réception est sans doute une chance pour ne pas oublier, pour ne pas tout recommencer.

Anouck Lagrange

Être en marge n'est pas forcément être contre, mais implique une certaine prise de distance, une ironie nécessaire.

¹ C'est aussi le titre d'un essai : *Pourquoi parler d'Auschwitz ?*, Vincent ENGEL, Bruxelles, Les Eperonniers, 1992.

² *Stichworte*, Adorno.

³ *L'amour et la haine*, Mélanie KLEIN et Joan RIVIÈRE, Paris, Payot, 1968.